

PRESSER (ANTOINE-ERNEST)

Angers 1864.

MEMBRE PERPÉTUEL.

La division d'Angers 1864-1867, qui s'était, jusqu'en ces dernières années, maintenue à un effectif relativement élevé, a subi, en très peu de temps, des pertes sensibles qui l'ont ramenée au niveau général.

Parmi ces Camarades trop tôt disparus, un des plus marquants et des plus sympathiques, est notre ami Presser, ingénieur et entrepreneur de travaux publics à Madrid, membre perpétuel de la Société, dont la carrière exceptionnellement active et brillante peut être offerte comme exemple à nos jeunes Camarades.

Né à Metz, le 24 avril 1849, Ernest-Antoine Presser avait éprouvé, dès son entrée dans le monde, les rigueurs du sort. Son père était mort quelques mois avant sa naissance, laissant sa veuve sans ressources et obligée de chercher au loin, à la Guadeloupe, puis à Moscou, une situation pour vivre et élever son enfant.

Il fut donc confié, tout jeune, à des amis de sa famille habitant Paris et fit ses premières études chez les Frères, à l'école communale d'abord, puis au pensionnat industriel de Saint-Nicolas.

Entré à l'École d'Angers avec une bourse de la Société d'encouragement à l'Industrie nationale, obtenue au concours, entre un grand nombre de compétiteurs, il s'y fit remarquer par ses succès [en mathématiques et particulièrement dans la classe de français, ce qui ne fut pas sans lui être de grande utilité pour la rédaction de nombreux mémoires qu'il eut à fournir au cours de sa carrière industrielle.

Sa mère étant morte peu de temps après sa sortie de l'École d'Angers, il se trouva, en entrant dans la vie active, sans famille, sans autres ressources que son travail, et obligé de ne compter que sur lui-même pour se faire une situation.

Ses débuts furent difficiles, car il travaillait, à cette époque, comme ouvrier ajusteur, à la maison Lebrun et Levesque, à Creil, où, moyennant un salaire de 3 francs par journée de douze heures, il était employé à dresser, au burin et à la lime, des pièces de fonte, dans la cour de l'usine, pendant l'hiver 1867-1868.

Il entra ensuite dans un atelier de construction à Grenelle, puis à la

Compagnie de Fives-Lille, où il resta jusqu'en 1872. Puis, il fut engagé par la maison Eiffel, pour le montage des ponts, viaducs et travaux métalliques du chemin de fer de Lima à La Oroya, au Pérou, le plus élevé du monde entier, qui, partant de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, atteint une altitude de 4.350 mètres après un parcours de 150 kilomètres seulement.

Le climat d'une partie du pays traversé était, à cette époque, plus meurtrier que celui de Panama; aussi resta-t-il bientôt seul directeur, (son chef et ses collaborateurs ayant succombé) pour poursuivre et terminer ce travail difficile et ingrat, qui lui valut, à son retour, au bout de trois ans, les chaudes félicitations de son patron.

Après cette rude école et une année de repos relatif à Paris, où il était rentré au bureau des études de la Compagnie de Fives-Lille, il partit pour l'Écosse; il y resta cinq années à la tête de la maison Castel (Châl. 1856) et Latta, qui faisait des entreprises de fourniture de matériel dans toute l'Europe et en Orient. Il acquit là de solides connaissances commerciales qui, trop souvent, font défaut aux Anciens Élèves, et qui, avec la pratique de plusieurs langues, lui permirent d'aborder plus tard les grandes entreprises.

En 1880, il quitta l'Écosse pour l'Espagne, chargé par la maison Deutsch d'établir les raffineries de pétrole d'Alicante, de Séville et de Santander.

Se trouvant dès lors en possession du capital matériel et des connaissances techniques nécessaires pour marcher seul, il entreprit, pour son compte personnel, les distributions d'eau de plusieurs villes, de Valladolid, puis de Madrid, où, pendant cinq à six ans, il établit toute la canalisation du nouveau Madrid et fut l'unique entrepreneur du canal Isabel II. Ayant acquis ainsi une grande notoriété comme ingénieur et entrepreneur, il étudia et construisit plusieurs lignes de chemins de fer, soit seul, soit avec quelques collaborateurs, entre autres, le camarade Ravel (Châl. 1854).

Dans ces dernières années, il avait tourné son activité incessante et son esprit d'entreprise, toujours en éveil, vers l'utilisation des chutes d'eau pour l'obtention de la force et de la lumière par l'électricité; il avait étudié et entrepris, comme président de la Société générale Gallega, nombre d'usines hydrauliques avec transport de force, notamment, celles très importantes qui desservent Le Ferrol et La Ria de Arosa.

Ces multiples travaux n'avaient pas été sans fatiguer notre Camarade, qui, parvenu à la fortune et possédant la considération de toute la colonie française à Madrid, ayant été nommé successivement président du

Cercle de l'Union française, membre du Conseil de la Chambre de commerce, président de la Société de Bienfaisance et de la Commission de l'École nouvelle et, en outre, proposé par l'ambassade de France à Madrid pour la Légion d'honneur, aurait dû, à ce moment, prendre un peu de repos. Au contraire, grisé par le succès et sans abandonner ses travaux en cours, il accepta, sur les vives instances qui lui furent faites, la situation d'administrateur délégué, directeur général de la Société des Mines de Castilla la Vieja y Jaen. Cette Société, qui se trouvait dans une situation un peu précaire, ne tarda pas, sous sa direction active et intelligente et à la suite des travaux importants et judicieux qu'il organisa, à prendre une grande prospérité, et ses actions qui étaient descendues à 300 ou 400 francs atteignaient rapidement 1.200 francs.

Malheureusement, plus que tout autre organe, le cerveau ne doit pas être surmené, et notre ami commença, au cours de l'année 1908, à ressentir des symptômes de fatigue cérébrale amenés par le surmenage. Il vint alors à Paris, pour se faire traiter, mais il était trop tard et, malgré les soins qui lui furent prodigués par sa vaillante femme, sa compagne des bons et des mauvais jours, après avoir languï quelques mois, il fut enlevé par une congestion cérébrale le 4 avril 1909.

Ses obsèques eurent lieu à l'église Notre-Dame-de-Passy, et ses restes furent transportés, quelques jours après, dans une sépulture de famille, au Plessis-Tréville (Seine-et-Oise).

A. GOUFF
(Ang. 1864).